

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Les lendemains désenchantés / *Tout est parfait* d'Yves-Christian Fournier

Stéphane Defoy

Volume 26, numéro 2, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/60813ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2008). Les lendemains désenchantés / *Tout est parfait* d'Yves-Christian Fournier. *Ciné-Bulles*, 26(2), 58–60.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Le Fils de l'épicier

aux sources. Par son approche de fiction documentaire à la Marcel Pagnol, et après s'être penché pour la télé sur l'univers des épiciers ambulants, Éric Guirado laisse la parole aux petites gens. Sa caméra suit les vastes paysages, sans manipulation de l'image par quelque effet de montage, comme elle fait défiler devant elle bon nombre d'habitues qui sont incarnés par des figures qui ont tout des non professionnels triés sur le volet. Le naturel de ces villageois ordinaires, au sens qu'ils brillent parce qu'ils n'ont justement pas été retouchés par l'engrenage cinématographique, ajoute véracité et truculence au portrait de famille. Paradoxalement, deux personnages-types se dégageant du lot, interprétés avec un professionnalisme évident, nuisent un tantinet au niveau de jeu. En effet, Liliane Rovère et Paul Crauchet composent deux êtres plus qu'attachants, qui rappellent cependant au spectateur les ficelles de la fiction, alors qu'il commen-

çait à peine à croire à la vérité de ces habitants du Midi de la France. Ce qui ne signifie pas que le compromis entre le réel (nécessairement transformé par l'image) et le fictif ne puisse pas s'avérer charmant et plein d'allant. Seules quelques petites touches de magie s'envolent ainsi avec le vent de cette nature si chère à Pagnol. Pendant que **Le Fils de l'épicier**, d'agréable compagnie, prend conscience que des petites gloires naissent parfois de grandes fortunes. ■

Le Fils de l'épicier

35 mm / coul. / 96 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Éric Guirado
 Scén. : Éric Guirado et Florence Vignon
 Image : Laurent Brunet
 Mus. : Christophe Boutin
 Mont. : Pierre Haberer
 Prod. : Miléna Poylo et Gilles Sacuto
 Dist. : FunFilm
 Int. : Nicolas Cazalé, Clotilde Hesme, Daniel Duval, Jeanne Goupil, Liliane Rovère, Paul Crauchet

Tout est parfait
 d'Yves-Christian Fournier

Les lendemains désenchantés

STÉPHANE DEFOY

Pour son premier long métrage de fiction, Yves-Christian Fournier avait entre les mains le sujet idéal pour se planter royalement. Abordant le thème du suicide chez les jeunes en racontant l'histoire de quatre garçons qui s'entendent pour s'enlever la vie simultanément dans des lieux et avec des méthodes différentes, **Tout est parfait** (titre ironique s'il en est un) évite admirablement tous les écueils propres à ce genre d'exercice. Le film prend le parti pris des survivants, les parents des victimes et surtout celui

d'un adolescent (Josh) qui peine à se remettre de la disparition de ses meilleurs amis. Guidé par le scénariste et romancier Guillaume Vigneault (*Carnets de naufrage*), le réalisateur dresse un portrait hyper-réaliste de jeunes à la recherche de leur identité. Ce sont des ados comme on en croise des milliers dans les corridors des polyvalentes du Québec.

Devant le suicide et la dévastation qui suit ce geste irréversible, les auteurs refusent toute forme d'explication, évacuant le point de vue psychosocial et le discours moralisateur. Il ne reste à l'écran que ce sentiment

de vide et d'incompréhension qui se transforme chez les uns en révolte et en capitulation pour les autres. Assumant complètement l'influence de Gus Van Sant (*Last Days*, *Elephant*) dans son travail (traitement épuré, éléments au caractère tragique effleurés en demi-teintes, plusieurs prises de vues en contre-jour, une place importante occupée par de jeunes comédiens non professionnels, etc.), le réalisateur opte pour la sobriété du propos et la crédibilité des personnages. En revanche, Fournier ne s'offre pas la même liberté sur le plan artistique (financement par les institutions publiques oblige) que l'auteur de *My Own*

Private Idaho, n'ayant pas son pareil dans l'évocation du mal de vivre à l'adolescence; le réalisateur québécois reste parfois collé à son scénario afin de s'assurer que le récit progresse de façon linéaire. Ainsi dans la dernière partie, l'intrigue tend à perdre de son lustre et la poésie du départ s'estompe tranquillement. Néanmoins, des scènes d'une redoutable efficacité, comme celles réunissant Josh (étonnant Maxime Dumontier) et le père d'un des jeunes disparus (incroyable Normand D'Amour), rappellent que nous sommes devant une œuvre forte dans sa représentation du désespoir et de l'impuissance.



Tout est parfait

CINÉBULLES

VOLUME 26 NUMÉRO 2 • 59

Le récit est à son meilleur lorsqu'il se concentre sur la douleur des proches vivant dans l'incompréhension d'un acte aussi brutal que le suicide chez les jeunes hommes. L'univers adolescent occupe l'avant-scène de cette évocation pudique d'événements sombres. Le réalisateur place les adultes en retrait, laissant s'exprimer toute la violence contenue du protagoniste principal, rongé par le remord. À ce propos, soulignons les dialogues toujours justes, faisant de **Tout est parfait** une étonnante contrepartie à la représentation des jeunes fausement rebelles qui s'expriment comme des adultes de séries télévisées.

Il faut cependant reprocher à Fournier son usage excessif de retours en arrière impliquant Josh avec chacun de ses amis disparus qui apparaissent soudainement à la manière de spectres venant hanter la conscience du seul survivant du groupe. Le réalisateur aurait pu limiter ces retours en arrière uniquement aux scènes de groupe, expliquant amplement la complicité et la solidarité qui unifiaient cette bande de garçons. Sans cet élagage, le film s'étire en longueur dans sa dernière partie avant de se déverser dans une conclusion dont l'optimisme forcé tente de faire oublier la noirceur du propos. Ces quelques réserves émises, qui n'enlèvent rien à la qualité de l'ensemble de la production, démontrent tout de même que pour la réalisation d'un premier long métrage de fiction, il est impossible que tout soit parfait. ■

Tout est parfait

35 mm / coul. / 118 min / 2007 / fict. / Québec

Réal. : Yves-Christian Fournier
Scén. : Guillaume Vigneault
Image : Sara Mishara
Mus. : Patrick Lavoie
Mont. : Yvann Thibaudeau
Prod. : Nicole Robert
Dist. : Alliance Vivafilm
Int. : Maxime Dumontier, Chloé Bourgeois, Normand D'Amour, Claude Legault

La Visite de la fanfare d'Eran Kolirin

Vaincre la mélancolie par le rire

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Inspiré librement des récits de voyage du dramaturge égyptien Eli Salem (regroupés dans le livre *Voyage en Israël*), **La Visite de la fanfare** est une comédie décalée et douce-amère qui aborde les différences interculturelles. Plus moqueur que moral, le premier long métrage du cinéaste israélien Eran Kolirin étonne par la tendresse de son regard. Légèrement ridicules dans leur uniforme bleu poudre, les musiciens égyptiens de l'Alexandria Police Ceremonial Orchestra attendent en vain qu'on les accueille à l'aéroport. Un malentendu linguistique (confusion des villes Petah Tikvah et Bet Hatikvah) les pousse alors à prendre le mauvais autobus et la délégation se retrouve en plein désert israélien, dans un bled dépourvu de vie culturelle où les habitants semblent s'ennuyer profondément. Cette prémisse, illustrée par de longs plans fixes qui font ressortir la « platitude » des lieux et le conformisme de l'orchestre, donne le ton à cette fable parfois caustique et vraiment originale, où le silence joue un rôle de premier plan.

Forcé de passer la nuit dans le village parce que les transports publics ne reprendront que le lendemain, l'Alexandria Orchestra, mené par Tewfiq (remarquablement interprété par Sasson Gabai), accepte l'invitation de Dina (Ronit Elkabetz, vue dans **Alila**, d'Amos Gitai), propriétaire d'un restaurant. Si le chanteur et chef d'orchestre

semble autoritaire avec le jeune musicien Haled (Saleh Bakri) et plutôt mélancolique, la conversation d'abord malaisée qu'il tiendra avec Dina, jeune femme directe et sans gêne, lui permettra de s'ouvrir un peu et même de sourire. Sans obéir aux conventions du romantisme, la scène où ils discutent sur un banc de parc est d'une grande beauté. Kolirin semble insister sur les silences inconfortables qui s'étirent et se multiplient, alors que Tewfiq parle du décès de son épouse. Avec brio, le cinéaste procède exactement à l'inverse des films égyptiens qui, selon Dina, sont larmoyants et remplis de beaux héros : ici, uniquement des gens seuls, vulnérables et un peu gauches. À cet égard, Haled, unique Casanova du film, s'avère le personnage le moins intéressant et le plus unidimensionnel de **La Visite de la fanfare**.

Les autres échanges entre musiciens et habitants sont aussi ponctués de malaises. Certains d'entre eux logent dans une famille peu ravie de leur présence : à table, mère et fille ne se gênent pas pour exprimer leur mécontentement, et de manière particulièrement cocasse. Seule la musique semble permettre la communication, comme le démontre la scène où le clarinettiste Simon (Khalifa Natour) sort son instrument pour jouer une composition inachevée. La tentative d'Haled d'initier le jeune Papi (Shlomi Avraham) à l'amour, alors qu'ils se trouvent dans une roulotte, donne aussi lieu à des moments loufoques : Papi y fait pleurer une fille « laide », puis reproduit par étapes les gestes appris par Haled afin de pouvoir l'embrasser. Plus burlesque que les autres gags du film — qui jaillissent souvent très spontanément de la composition symétrique des plans ou d'une réplique abrupte —, cette scène étonne, mais ravit par sa façon inhabituelle de ridiculiser (affectueusement) un personnage profondément pathétique.